

LE MENSONGE DANS LE TRANSFERT PSYCHANALYTIQUE

La règle fondamentale comme fiction productive

Il faut commencer par un paradoxe fondateur :

Freud instaure la règle de libre association — "*dites tout ce qui vous passe par l'esprit*" — comme si la parole pouvait être transparente à elle-même. Mais cette règle est, dès son énoncé, une *fiction opératoire*. Nul n'obéit entièrement à la règle fondamentale. L'analysant sélectionne, tait, arrange, édulcore. Le mensonge n'est pas une exception à la cure : il en est une des modalités permanentes.

Ce qui fonde la cure analytique, ce n'est donc pas la vérité brute de l'énoncé, mais ce que le discours — y compris ses lacunes, ses détours, ses arrangements — dit du sujet *à son insu*. La vérité analytique n'est pas celle du tribunal ; elle passe *à travers* le mensonge, non pas malgré lui.

Le mensonge comme résistance : la lecture freudienne

Pour Freud, le mensonge dans la cure est d'abord **résistance** — une des formes par lesquelles le Moi défend l'inconscient contre le retour du refoulé. L'analysant qui ment à son analyste ment précisément là où la vérité serait insupportable.

Mais Freud note quelque chose de plus subtil : la résistance n'est pas un obstacle extérieur à la cure, elle *est* la cure. Analyser la résistance, c'est analyser le sujet. Le mensonge qui protège quelque chose révèle, par sa forme même, la topographie du conflit. On ne ment pas au hasard ; on ment *là où ça touche*.

Il faut aussi distinguer chez Freud le mensonge du **souvenir reconstruit** : le travail d'*Erinnerung* est toujours partiellement une construction a posteriori. L'après-coup (*Nachträglichkeit*) signifie que la vérité du passé se réécrit en fonction du présent — ce que le patient "rapporte" comme souvenir est déjà une version arrangée. Le mensonge n'est pas toujours intentionnel ; il peut être structurel à la mémoire elle-même.

Lacan : la vérité a structure de fiction

C'est Lacan qui radicalise le plus la question. Dans son séminaire, il affirme : "*la vérité a structure de fiction*." Ce n'est pas une provocation nihiliste, c'est une thèse clinique : ce qui fait vérité dans l'analyse n'est pas la correspondance à un fait brut, mais l'effet produit sur le sujet par l'énonciation.

Le transfert lui-même, chez Lacan, est fondamentalement structuré autour d'un **semblant** : l'analysant suppose à l'analyste un savoir sur lui qu'il n'a pas — le *sujet supposé savoir*. Ce savoir supposé est une fiction transférentielle. L'analyse commence donc dans une illusion, et son travail consiste à traverser cette illusion, non à la dénoncer brutalement.

Dès lors, le mensonge dans le transfert peut être lu comme une **modalité du rapport du sujet à son désir** : le menteur lacanique ne dit pas simplement autre chose que la vérité — il dit *à*

mi-mot ce qu'il ne peut pas dire entièrement. La demi-vérité (*mi-dire*) est la forme propre de la vérité subjective. "*Je n'ai rien à cacher*" — voilà peut-être le mensonge le plus opaque.

Ce qui intéresse le clinicien lacanien, c'est donc moins *que* le patient ment que *à quoi ce mensonge sert dans la structure* — à quelle jouissance il obéit, quel objet il préserve, quelle castration il conjure.

Winnicott : mentir comme forme d'espoir

Winnicott apporte un éclairage décisif qui nuance la perspective résistancielle. Dans son article sur la tendance antisociale, il formule une idée provocante : **le mensonge adressé à l'analyste peut être un signe de progrès.**

L'enfant — et l'adulte en régression — qui ment à l'analyste lui signifie quelque chose d'essentiel : "*tu comptes assez pour que je te cache quelque chose.*" Le mensonge suppose une relation, un autre qui peut être déçu, manipulé — donc un autre qui existe suffisamment dans la psyché du patient. L'analysant qui ne ment jamais, qui offre une transparence parfaite, suscite au contraire l'inquiétude : peut-être n'est-il pas là du tout. La sincérité absolue peut être le masque d'une absence de vrai contact.

Pour Winnicott, le mensonge dans le transfert peut donc signaler que le patient a suffisamment *trouvé* son analyste comme objet pour se permettre d'y transgresser. C'est une forme paradoxale de confiance.

Les registres cliniques du mensonge dans le transfert

Il est utile cliniquement de distinguer plusieurs configurations :

Le mensonge par omission est le plus fréquent et le moins dramatisé. Le patient "oublie" de mentionner une relation, une pensée, un acte. Cette omission n'est pas toujours consciente — mais elle obéit à une logique. Ce que le patient ne dit pas à son analyste trace souvent le négatif exact de ce qui est en jeu dans la cure. Pontalis a beaucoup écrit sur le secret en analyse : le patient protège un espace intérieur qui lui appartient en propre, et cette rétention peut être saine — ou témoigner d'une impossibilité à se laisser rejoindre.

Le mensonge actif construit — fabriquer un récit délibérément faux — est plus rare, plus lourd cliniquement. Il convoque immédiatement la question du **contre-transfert** : l'analyste qui découvre qu'il a été activement trompé traverse quelque chose qui ressemble à une trahison. Ce vécu doit être soigneusement travaillé, car il porte souvent une information cruciale sur la relation interne du patient à ses objets — comment a-t-il appris à se protéger par le mensonge, dans quelle histoire ?

Le mensonge par idéalisation mérite une attention particulière : l'analysant qui dit ce qu'il croit que l'analyste veut entendre. Ce n'est pas un mensonge au sens ordinaire — il peut croire sincèrement ce qu'il dit. Mais il y a un *faux self* qui se met en scène. Ferenczi avait repéré ce risque : un analysant trop "coopératif" peut masquer une profonde terreur de décevoir, une soumission anaclitique à l'objet analytique.

Le mensonge pervers est d'une autre nature. Dans les structures perverses, le mensonge n'est pas au service de la protection d'un conflit : il est jouissance en soi. Tromper l'analyste procure un plaisir autonome, lié à la maîtrise de l'autre, à la transgression de la loi symbolique représentée par le cadre. L'analyste y est traité comme un objet à manipuler plutôt qu'un sujet à rencontrer. La différence clinique est capitale : dans la névrose, le mensonge protège le sujet de quelque chose ; dans la perversion, il est le but.

Le contre-transfert face au mensonge : ce que ressent l'analyste

La question du contre-transfert est ici incontournable. Quand l'analyste *sent* qu'il est menti — avant même d'en avoir la preuve — que se passe-t-il ?

Il y a d'abord un risque d'**acting out de l'analyste** : confronter trop tôt, trop directement, par une sorte d'intolérance personnelle à la tromperie. Cette réaction révèle souvent quelque chose de la propre histoire de l'analyste avec le mensonge — ses propres zones sensibles autour de la confiance, de la trahison, de la vérité.

Mais il y a aussi ce que Green a nommé le travail du **négatif** : l'analyste qui tolère de ne pas savoir si le patient ment, qui maintient une **suspension de jugement**, tient en quelque sorte un espace pour que la vérité puisse émerger sans être réclamée. La confrontation prématurée ferme l'espace ; le silence analytique — différent de la complicité — le laisse ouvert.

Ce que l'analyste ressent face au mensonge est souvent une **information précieuse** sur ce que le patient induit chez ses objets : méfiance, sentiment d'être tenu à distance, impression de ne pas accéder à quelque chose d'essentiel. Nommer cela — au bon moment, sous la bonne forme — peut être plus fécond que d'interpréter le contenu du mensonge lui-même.

La question de la vérité analytique : synthèse

Ce que le dispositif analytique découvre, au fond, c'est que la question n'est pas "*le patient dit-il la vérité ?*" mais "*de quelle vérité son discours — y compris ses mensonges — est-il porteur ?*"

Le mensonge dans le transfert n'est jamais seulement un problème technique ou moral. Il est une **production subjective** qui raconte comment ce sujet-là a appris à survivre dans ses relations d'objet, quelles zones de lui-même il a dû mettre hors de portée de l'autre, ce qu'il attend ou redoute de la rencontre avec une vérité nommée.

L'analyste qui peut tenir cette position — ni naïf qui croit tout, ni juge qui dénonce — offre quelque chose que peu de relations permettent : un espace où même le mensonge peut être *entendu* sans être puni, et où, précisément pour cette raison, il peut peu à peu devenir inutile.